DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. ROUX.



DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. ROUX

A LA CÉRÉMONIE

DE LA TRANSLATION DES RESTES MORTELS

DE BICHAT.

PARIS.
IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
RUE JACOB, 30.

1845.

TRANSLATION DES RESTES MORTELS

DE BICHAT.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. ROUX.

MESSIEURS,

On a désiré qu'une seconde fois, après plus de quarante années passées, je prononçasse encore quelques paroles près du cercueil qui renferme les restes depuis si longtemps inanimés de notre Bichat. Je n'ai point décliné cet honneur, tout en sentant qu'à quelques égards la tâche eût été mieux remplie par d'autres que par moi : je l'aurais réclamé, au contraire, heureux de pouvoir, au milieu de l'élite du corps médical de la France, et dans la solennité im-

posante qui nous rassemble, exprimer toute mon admiration, toute ma reconnaissance pour Bichat, qui fut mon premier maître chéri, qui daigna m'associer à ses travaux, qui m'honora de son amitié, à qui j'ai toujours rapporté le peu que je vaux, le peu que j'ai pu faire, et que j'ai toujours cherché à prendre pour modèle dans ce que les hommes ont qu'on puisse imiter.

C'est donc le disciple, l'ami, le collaborateur de Bichat que vous allez entendre.

Mes premières paroles doivent être : Grâces soient rendues aux dignes représentants de la France médicale qui, réunis en congrès, ont voulu couronner leurs travaux par une grande manifestation en l'honneur du plus grand physiologiste dont nous puissions nous honorer : Grâces leur soient rendues pour s'être associés à un vœu depuis longtemps formé par les amis de la science, et pour avoir, par leurs soins, hâté le moment où les dépouilles mortelles de Bichat reçoivent une nouvelle sépulture. Ces dépouilles, elles gisaient dans une terre que lui-même, et pour les travaux qui l'ont illustré, avait tant de fois foulée, non loin, il est vrai, de celles de

Desault, dont il avait été l'élève privilégié et le sincère admirateur; un lieu, maintenant abandonné, et qu'il avait tant de fois parcouru, les renfermait depuis bientôt un demi-siècle : elles vont prendre place à côté de celles d'un si grand nombre d'hommes, qui, dans les arts, dans les sciences, dans les lettres, sur les champs de bataille et dans la carrière politique, qui a aussi ses génies et peut enfanter des héros, ont le plus honoré notre patrie.

Bientôt aussi, il faut l'espérer du moins, nous viendrons déposer sur cette tombe, et inaugurer encore une fois l'œuvre de David, le monument de ce grand artiste, qui, déjà élevé à Bourg, chef-lieu du département de l'Ain, doit rappeler à la postérité que Bichat naquit dans cette partie de la France. Alors, et seulement alors, ce sera chose convenable d'exposer de nouveau ses titres à l'immortalité, de dire quelle a été la portée de son génie, quel caractère ses travaux ont imprimé à la science depuis le commencement de ce siècle, quelle influence ils ont eue sur ses progrès. Des bouches plus éloquentes que la mienne, des esprits plus transcendants, auront à reproduire les pensées déjà si bien exprimées dans une autre circonstance par nos

confrères, M. Pariset, M. Royer-Collard et M. Hippolyte Larrey. Que sais-je ! peut-être alors réclamerai-je et m'accordera-t-on la faveur de faire encore entendre ma faible voix. Ce sera un devoir pour moi de tresser à ma manière, et comme je la comprends, la couronne scientifique de Bichat, et de remplir une tâche qu'à mon grand regret je me suis trouvé contraint d'abandonner, lorsqu'il y a deux ans et demi je l'avais acceptée avec tant de plaisir.

Mais ici, Messieurs, à l'issue d'une cérémonie tout empreinte d'un caractère religieux, lorsque la présence même d'un cercueil enlevé depuis quelques instants à la terre pour lui être confié de nouveau, reporte ma pensée vers ce moment si douloureux où Bichat termina prématurément sa carrière ; où, dans le lieu même dont nous sortons, une foule innombrable, comme celle qui m'entoure aujourd'hui, de maîtres et d'élèves, assistait à ses obsèques et se montrait si consternée, combien serait déplacé un éloge en quelque sorte académique, voire même une simple appréciation des éminents services que, pendant sa courte apparition dans ce monde, Bichat a rendus aux sciences mé-

dicales! Eussé-je voulu entreprendre de nouveau ce que d'autres ont déjà fait avec bonheur, le temps m'aurait manqué. A peine quelques jours se sont écoulés depuis qu'a été décidée, arrêtée, préparée la cérémonie qui nous rassemble. Il fallait que le Congrès médical pût ajouter par sa présence à l'éclat, à la grandeur, au caractère de sincérité de ce nouvel honneur rendu aux mânes de Bichat. Jamais peut-être manifestation publique n'a eu lieu ou ne se fera par le concours et au milieu d'un plus grand nombre d'hommes éclairés. On dira qu'elle a été digne de celui qui en était l'objet.

Et d'ailleurs, Messieurs, que pourrais-je dire de la vie scientifique de Bichat, dont vos esprits ne soient déjà depuis longtemps pénétrés? Faudrait-il vous rappeler la précocité et la prodigieuse fécondité de son intelligence? Vous le savez, il avait vingt-cinq ans à peine quand, pour rendre hommage à la mémoire de Desault, il rassembla en corps d'ouvrage, sur les maladies des voies urinaires d'abord, puis sur l'ensemble des maladies chirurgicales, les éléments épars de la doctrine et de la pratique de ce grand chirurgien; et telle était son étonnante aptitude à méditer avec fruit sur des

objets très divers, que, s'étant à peine occupé de chirurgie, il a introduit dans cette partie de la science des procédés nouveaux et des aperçus ingénieux, que le temps a conservés. Puis, quittant ce champ, trop étroit pour son génie, et prenant l'anatomie et la physiologie considérées en elles-mêmes, et sous le rapport de leurs applications, pour objet spécial de ses méditations et de ses recherches, en moins de six années il a doté la science de ce beau *Traité des membranes*, qui a été comme le préambule ou le frontispice de son *Anatomie générale;* de ses *Recherches sur la vie et la mort*, si riches d'expériences et de faits, et qui sont comme toute une physiologie nouvelle; de cette Anatomie générale, où l'organisation de l'homme est considérée sous un point de vue si nouveau; et la plus grande partie de son *Anatomie descriptive.* Une telle fécondité, une fécondité si précoce, c'est déjà presque le génie; et Bichat, mourant lorsqu'il avait à peine atteint son sixième lustre, ne justifie-t-il pas ce qu'a dit quelque part Montaigne, qu'un homme à trente ans doit avoir montré, comme l'ont fait Descartes, Pascal, Newton, tout ce qu'il peut être un jour?

Aurais-je eu besoin de proclamer devant vous la haute estime acquise à ses travaux ? Qui de vous n'en connaît toute la valeur, toute l'importance ? Je le dirai toutefois, soit que telle doive être la destinée de certains hommes, comme de certaines choses, soit que des intérêts présents et des ambitions vivantes aient enchaîné quelque peu l'élan général, Bichat ne fut peut-être pas prisé autant de son vivant qu'il l'a été depuis sa mort. C'est à nous surtout, c'est à la France qu'il faut reprocher d'avoir été quelque peu tardive dans la juste appréciation de la haute puissance intellectuelle dont Bichat avait été doté par la nature. Des étrangers ont été plus prompts à pressentir jusqu'où il était capable de s'élever ; et l'on sait qu'un des derniers grands disciples de l'école de Leyde, le célèbre Sandifort, disait à l'un de nos compatriotes, en parlant de Bichat, qui vivait encore : *Dans dix ans votre Bichat aura passé notre Boerrhaave.*

Et n'y aurait-il pas quelque témérité de ma part, tout imbu que j'ai été des grandes vues anatomiques et physiologiques de Bichat, tout nourri, tout plein que je suis encore de ses principes, de ses doctrines, à les juger, à faire ici le départ de ce

qu'elles ont de positif, de ce qu'elles ont, au contraire, de hasardé et d'incertain! Mais j'aurais été très certainement votre interprète fidèle, ma pensée n'aurait fait que reproduire les vôtres, si j'avais dit: Oui, en physiologie, Bichat a su, comme il avait la volonté de le faire, allier la méthode expérimentale de Haller et de Spallanzani avec les vues grandes et philosophiques de Bordeu ; Oui, en anatomie pathologique, il a marché heureusement sur les traces de Morgagni, et rassemblé des matériaux pour ce qu'ont ensuite systématisé et Bayle et Laënnec et Dupuytren ; Oui, Bichat a pénétré, plus que personne ne l'avait fait avant lui, dans les profondeurs de notre organisation. Ses belles analyses anatomiques, qui ont donné naissance à l'anatomie générale, sont devenues comme un des fondements de la médecine de nos jours ; partout celle-ci en est empreinte ; et ce n'est pas seulement dans nos écoles, c'est dans toutes celles de l'Ancien comme du Nouveau-Monde que les grandes vues de Bichat en anatomie sont consacrées et professées. Et peut-être me serais-je laissé aller à dire que ses vues sur le principe de la vie et sur les propriétés qu'il en fait émaner, et qui, suivant lui, n'en sont que des manières d'être diverses, loin d'être, comme aucuns le

pensent aujourd'hui, un ensemble de suppositions stériles et d'hypothèses gratuites, semblent renfermer, au contraire, la vraie solution de cette grande et importante question : la vie est-elle un principe et le grand moteur de l'organisation, ou n'est-elle au contraire qu'une conséquence de celle-ci ?

Permettez-moi plutôt, Messieurs, de considérer Bichat sous un autre point de vue. On s'est beaucoup occupé de l'homme de génie, du savant, du penseur profond. On n'a point assez parlé de l'homme lui-même. On ne sait pas de quelle perfection morale la nature l'avait doué. Qui mieux que moi peut vous le faire connaître? et combien je jouis de pouvoir vous communiquer tous les souvenirs relatifs à Bichat, qui tant de fois ont occupé ma pensée, et qui ont fait en partie le charme de ma vie !

J'avais dix-huit ans quand j'assistai pour la première fois à ses leçons; j'en avais vingt-deux lorsqu'il mourut. Pendant le laps intermédiaire à ces deux époques, je ne quittai pas Bichat un seul jour ; sa dernière leçon sur un point de matière médicale, je l'ai entendue, je me la rappelle encore.

Je n'avais encore que de faibles notions en anatomie, acquises près de lui, lorsqu'il me proposa de remplacer, pour la préparation de ses leçons et pour la surveillance de son amphithéâtre d'anatomie, un de mes compatriotes, M. Hay, par qui je lui avais été recommandé, et qui devait s'éloigner de Paris provisoirement. Bientôt il me chargea de répéter aux élèves moins avancés que moi la leçon de chaque jour. Puis, je l'aidai dans toutes ses expériences. Plus tard, et devenu familier, autant que cela pouvait être, avec sa manière de considérer les choses en anatomie, je concourus à la rédaction de son *Anatomie descriptive.* Cette tâche, je la partageai avec son parent Buisson, qui, lui-même, plus tard, a concouru avec moi à la rédaction des deux derniers volumes de ce grand ouvrage. Et, quand vint le coup fatal par lequel il nous fut enlevé, c'est dans mes bras et dans ceux d'un autre de ses élèves qui n'est plus, Esparron, que s'est éteinte cette grande lumière, dont le temps n'a fait que rehausser l'éclat. Et, durant ces cinq années de relations non interrompues, et en quelque sorte de vie commune, que d'épanchements entre nous! que d'occasions ne m'ont pas été offertes d'apprécier la belle âme de Bichat, et son beau caractère! Que de

fois j'ai reçu la confidence de ses pensées, soit au milieu de nos occupations les plus sérieuses, soit lorsque, malgré la différence d'âge qui existait entre nous, et oubliant la distance qui séparait le maître du disciple, il me faisait partager jusqu'aux doux amusements et aux paisibles distractions par lesquels son esprit se détendait complétement pour se préparer à de nouvelles méditations !

Oui, quoi qu'on ait dit après sa mort, elles étaient paisibles et honnêtes, elles étaient modérées, les distractions que prenait Bichat, encore si jeune, encore à cet âge où la passion de l'étude et les labeurs du génie ne mettent pas toujours un frein absolu à des penchants désordonnés. Bichat ne connut d'autres excès que ceux du travail. Avec un autre genre de vie, il aurait affligé le cœur d'une autre mère, qui s'occupait incessamment de ses besoins : son respect était trop grand pour la veuve de son ancien maître, pour madame Desault, qu'il n'avait pas quittée, dont il partageait la demeure et la vie domestique, et qui recueillit aussi son dernier soupir.

Bien que l'orgueil et la présomption ne soient

jamais excusables, on les tolère, on les comprend jusqu'à un certain point chez les hommes supérieurs. Ces sentiments, contre lesquels il est peut-être bien difficile de se prémunir, ils étaient complétement étrangers à Bichat. Jamais il ne parlait de lui. Il s'occupait à peine du sort d'un ouvrage qu'il avait terminé, de l'impression que cet ouvrage avait pu faire naître. Et quand, en sa présence, des conversations s'engageaient à ce sujet, avec quelle bonhomie, quelle urbanité il entendait les observations critiques qui lui étaient présentées; avec quelle simplicité il défendait ses vues, ses opinions! Et pourtant il avait la confiance de ses forces: mais il fallait la deviner : du moins la voyait-on percer dans des communications intimes, au milieu d'un entretien plaisant et sans objet, plutôt qu'elle n'éclatait au grand jour, ou dans de graves circonstances. « J'irai loin, je crois, » me dit-il un jour : nous étions en tête à tête. C'est la seule fois que, dans nos si longs rapports, de telles paroles soient sorties de sa bouche.

A l'époque où vivait Bichat, époque qui fut si féconde en hommes remarquables et en grandes choses, il n'y avait point cette ardeur à faire parler

de soi; on ne connaissait guère non plus, j'en conviens, cet amour pour la polémique scientifique, qui impriment à notre temps, il faut le dire, un triste caractère. Les hommes travaillaient pour la science bien plus que dans leur intérêt personnel, et sans songer beaucoup à la fortune. En eût-il été autrement, Bichat serait resté pur de tout sentiment haineux, de tout penchant à la récrimination. La preuve en est dans sa belle conduite lors d'une critique qui fut faite de son *Traité des membranes*. C'était la critique la plus acerbe, la plus injuste, j'ai presque dit la plus injurieuse, la plus malintentionnée : elle s'adressait à Bichat lui-même presque autant qu'à son livre ; et cependant l'auteur de cette critique, qui excita l'indignation générale, avait avec Bichat des relations scientifiques ; il en avait reçu des témoignages d'amitié ; tous deux étaient originaires du même département, l'un était de Belley, l'autre de Poncin ; et cet aristarque si sévère, si injuste, était l'auteur de *Nouveaux Éléments de physiologie*, qui, à chaque édition nouvelle, se sont agrandis et jusqu'à un certain point perfectionnés ou enrichis, mais silencieusement, de tout ce que Bichat avait introduit de nouveau dans la science. Bichat se tait, ne se plaint en aucune manière de

cette agression qu'il ne prévoyait pas, de cet oubli des saints devoirs de l'amitié : il prépare ses Recherches physiologiques sur la vie et la mort, attend la publication de cet ouvrage, et, pour toute vengeance, ou pour toute réponse à ce qui avait été écrit contre lui, il consigne dans la préface ces belles et simples paroles, qu'on lit encore, sans doute, maintenant, sans en bien saisir le sens et l'application :

« J'ai reproduit avec beaucoup d'extension quelques divisions déjà énoncées dans mon Traité des membranes, et je les ai reproduites comme étant de moi, quoiqu'on les ait attribuées à Buffon, à Bordeu, à Grimaud. Ces auteurs sont si connus, que j'ai cru inutile de relever l'inexactitude des citations critiques. C'est ainsi que je n'ai point essayé de dissiper des doutes mis en avant sur quelques faits anatomiques que j'ai publiés. Je renvoie à l'inspection cadavérique ceux à qui on a fait naître ces doutes. Quant à ceux qui les ont fait naître, cette inspection leur est inutile : ils ne peuvent avoir oublié que j'ai disséqué avec eux, et que je leur ai montré ce qu'ils me reprochent de croire avoir trouvé et de n'établir que sur des conjectures. »

Une telle conduite n'est-elle pas significative du plus noble caractère ?

Ce qu'on ne saurait trop priser dans la vie d'un homme, c'est la constance en amitié, c'est le sentiment de la reconnaissance. Bichat possédait l'un et l'autre à un haut degré. Il l'a bien prouvé dans la maladie qui a terminé si promptement ses jours, maladie dont on n'a pas bien connu dans le temps certaines circonstances. C'était la fièvre ataxique d'alors la plus violente : dès le début, Bichat désira qu'un médecin fût appelé près de lui ; il en eut deux, Corvisart et M. Lepreux, qui était son chef à l'Hôtel-Dieu. Sa confiance eût été en Pinel, dont l'esprit se rapprochait tant du sien, dont la science lui plaisait, et qu'il considérait comme le plus éminent d'alors en médecine pratique, comme en médecine philosophique. Telle était du moins sa conviction profonde. « Si jamais je tombais malade un peu gravement, m'avait-il dit cent fois, je voudrais que ce fût M. Pinel qui me traitât. » Mais il vivait plus avec Corvisart qu'avec Pinel : mais Corvisart avait été l'ami intime de Desault, qui, sous quelques rapports, avait formé Bichat, et Bichat lui-même en recevait de grands témoignages d'intérêt ; mais

une commensalité fréquente existait entre Corvisart, la veuve de Desault et Bichat. Malheureusement, faut-il le dire? il y avait incompatibilité d'humeur et de vues médicales entre Corvisart et Pinel: on ne pouvait pas invoquer leur concours; il fallait opter entre les deux : Bichat, étant tombé malade, n'hésita pas; la conviction de l'esprit fut sacrifiée aux sentiments du cœur; les devoirs imposés par l'amitié déterminèrent Bichat. Ce fut Corvisart qui fut appelé près de lui, Corvisart, dont on n'eut d'ailleurs qu'à admirer la tendre sollicitude et le dévouement.

Je m'arrête, Messieurs : ces quelques traits, ces quelques circonstances de la vie de Bichat font assez comprendre ce qu'il y avait de remarquable dans le caractère de l'homme extraordinaire qui ne pouvait être connu de vous que par les œuvres qu'a enfantées son génie. Après bientôt un demi-siècle écoulé, depuis que la Parque a si cruellement interrompu ses jours, nos regrets ne peuvent plus être les mêmes que ceux qui furent si spontanés, si universels, si profonds à l'époque de sa mort. Maintenant, et s'il eût vécu jusqu'à ce jour, Bichat aurait complétement rempli sa destinée; il aurait

presque atteint le terme de sa carrière. Comment l'eût-il poursuivie? Par quelques autres travaux, par quelques autres découvertes, par quelques autres impulsions données à la science, l'eût-il rendue plus éclatante encore? Quand et comment l'eût-il couronnée? C'est le secret de la Providence, qui n'a pas permis tout le développement d'un tel génie. Mais maintenant encore nos âmes ne se remplissent-elles pas d'une douce émotion, et ceux qui nous succéderont ne l'éprouveront-ils pas aussi, en pensant que la nature avait si merveilleusement associé chez Bichat le plus heureux caractère, les plus nobles qualités de l'âme à une des plus belles intelligences qui puissent être? C'était un homme bon par excellence; il était doux, affectueux, expansif, simple dans son ton, dans ses manières; sans vanité, sans orgueil aucun, comme sans envie. On ne pouvait pas ne pas l'aimer tendrement quand on l'avait connu: et je ne dis pas ce qu'il y avait de charmes dans ses leçons, bien que son élocution fût un peu pénible et embarrassée. Tout donc a été juste dans le recueillement et la douleur qui l'ont accompagné une première fois à sa demeure éternelle; tout est également mérité dans le nouvel hommage que nous rendons à sa mémoire. Qu'ad-

vienne le jour où j'aurai payé le tribut à la nature ; on ne me rendra pas les mêmes honneurs qu'à Bichat ; je ne les aurai pas mérités : ma mort n'inspirera pas les mêmes regrets : mais qu'au moins on puisse dire que pour Bichat j'ai été fidèle au culte de l'amitié et de la reconnaissance ; et je serais heureux de penser qu'on pût dire aussi de moi que je lui ai ressemblé encore par quelque autre côté.

FIN.